

Introduction

FEMME DE TÊTE ET FEMME DE CŒUR

« Une âme de fondateur d'empire. » On ne pourrait trouver plus juste formule que celle avec laquelle la *Revue de morale sociale* qualifie cette personnalité déroutante en 1900, en qui elle voit une « femme de tête et de cœur qui se retranche modestement dans le rôle de secrétaire générale et qui signe Dick May¹ ». Tout est là, résumé en quelques mots.

Femme de tête, Dick May l'est sans doute : infatigable créatrice d'œuvres d'éducation, personnalité haut en couleur et anticonformiste, en rupture avec les codes de la féminité et de la bourgeoisie, elle est une femme intelligente et déterminée guidée par une éthique de l'action.

Femme de cœur, Dick May l'est plus encore : son engagement pour le progrès social confine au dévouement. Consciente d'être née du côté des privilégiés, elle se sent le devoir de remplir une dette envers ceux qui vivent loin de l'opulence et de la culture. Elle qui n'a pas d'enfants, agit, selon ses mots, par amour pour l'humanité. Elle voue son temps et son énergie à un altruisme désintéressé. C'est en effet derrière le simple titre de secrétaire générale qu'il faut la chercher dans toutes les œuvres qu'elle fonde. Car Dick May est une femme, et que les femmes, en cette fin de

1. FERRIÈRE Louis, « Le Collège libre des sciences sociales à Paris », *Revue de morale sociale*, septembre 1900, p. 323.

XIX^e et ce début de XX^e siècle, doivent se résigner à occuper des positions secondaires dans la vie intellectuelle.

Avec tout cela, ne tombe-t-on pas dans l'écueil dont François Dosse avertit l'historien, déclarant que la biographie implique un « transport affectif [qui] peut être source de cécité et de tendances hagiographiques² » ? C'est par la diversification des sources sur lesquelles repose cette étude que nous avons cherché à éviter toute cécité : les paroles de Dick May côtoient celles qui sont tenues sur elle par ses laudateurs comme par ses contradicteurs, ce qui permet de couper court à toute tendance hagiographique. Si, pour certains, le propre du genre biographique est « d'échapper au cahier des charges de tout travail scientifique³ », nous nous sommes attelés, pour toute assertion, à la justifier par des connaissances vérifiables. Il a fallu, parfois, face aux nombreuses zones d'ombre inévitables en l'absence d'archives privées, se livrer à des hypothèses. Toutes sont présentées comme telles, et toutes ont été motivées par un effort de recontextualisation dans une vie, une pensée, un temps et un milieu.

En somme, nous avons tenté d'agir comme le décrit Daniel Madélnat, considérant que « le biographe, historien, part d'une vérité factuelle qu'il doit établir précisément et qui le lie ; il n'en peut rien rejeter [...] ; il doit s'accomoder du bizarre, de l'irrégularité contraire à l'idée qu'il conçoit d'un caractère ; serf des témoignages et des documents, il n'accorde à sa fantaisie qu'un espace chichement mesuré, et, pour ainsi dire, contigu aux matériaux⁴ ».

Car il faut dire que les matériaux sont relativement rares, comme souvent en histoire des femmes. Comme le rappelle Alain

2. DOSSE François, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2011, p. 63.

3. WOLIKOW Serge, « Avant-propos », in Serge WOLIKOW, Thomas BOUCHET et Jean VIGREUX (dir.), « Écrire des vies, biographie et mouvement ouvrier, XIX^e-XX^e siècles », *Territoires contemporains, cahiers de l'Institut d'Histoire contemporaine*, Dijon, Institut d'histoire contemporaine, n° 1, 1994, p. 9-15 [en ligne].

4. MADÉLNAT Daniel, *La biographie*, Paris, PUF, 1984, p. 168.

Corbin, « les historiennes des femmes ont été très tôt obligées de se prêter aux lectures en creux, de pratiquer la chasse aux traces évanescentes ou furtives. [...] Elles se sont révélées d'emblée attentives aux manques. Elles sont vite devenues familières des angles morts et des points aveugles⁵ ».

Car Dick May est sans aucun doute un angle mort de l'historiographie. Et pourtant, malgré les difficultés à l'atteindre, il faut garder en tête qu'elle est issue d'une bourgeoisie lettrée, qu'elle est elle-même insérée dans des réseaux de pouvoir, et que, forte de cette position sociale, elle a laissé des traces qui forment le premier matériau de l'historien. À l'inverse, les femmes populaires restent pour la plupart complètement indissociables de la masse pour le regard historien.

Mais ne risque-t-on pas de tomber dans un deuxième écueil, qui consisterait, en survalorisant une vie, à lui donner un poids démesuré dans le bouillonnement intellectuel de cet entre-deux-siècles ? C'est en l'intégrant dans des réseaux plus larges, en analysant sa correspondance, en étudiant les tentatives ayant abouti aussi bien que ses échecs, qu'on peut se rendre compte des conséquences de cette vie dans le cours général des choses.

Ce qui est sûr, c'est que Dick May apparaissait déjà comme une figure d'exception pour ses contemporains : impressionnée par son charisme ainsi que par l'ampleur des œuvres qu'elle avait fondées, Marie Bonnet, protestante, féministe et dreyfusarde, écrit à propos de Dick May : « J'attends qu'elle meure. Puis j'écrirai sa biographie⁶. »

Et cependant, que les traces de Dick May dans l'historiographie sont rares ! Christophe Prochasson en résume la teneur : « Des bribes de correspondances éparées, des rumeurs circulant à

5. Cité par THÉBAUD Françoise, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS éditions, 2007, p. 10.

6. Cité par REYNOLDS Sian, « Marie Bonnet and Jeanne Weill », chapitre 11, in Walter STEPHEN (dir.), *Learning from the Lasses: Women of the Patrick Geddes Circle*, Londres, Luath Press Ltd, 2016 (consulté sur Internet).

son sujet chez d'autres épistoliers la fréquentant, des souvenirs, quelques phrases hostiles enfin, laissent d'elles un portrait flou⁷. »

UNE MAL AIMÉE DE L'HISTORIOGRAPHIE

Si Dick May fait partie des absentes de l'historiographie, ce n'est pas parce qu'elle n'éveille pas la curiosité. Ainsi, Valérie Tesnière, lorsqu'elle étudie Félix Alcan, éditeur des œuvres de Dick May, s'étonne devant cette femme, « [son] cercle de sociabilité, [son] lobbying permanent en faveur des sciences sociales, bref toute l'œuvre de Dick May, qui mériterait à elle seule une biographie⁸ ». De même, ayant fait le constat de la pauvreté de l'historiographie et de l'insuffisance des sources, Christophe Prochasson en appelle pourtant à développer un travail sur Dick May, car « peu de femmes de son temps disposèrent d'une telle envergure. Le versant tout personnel de la biographie de Dick May, qui reste encore à écrire, contribuerait sans nul doute à éclairer les ressorts qui animèrent une action sociale si vigoureuse⁹ ». Car Dick May est assurément de tous les combats qui touchent, de près ou de loin, à l'éducation populaire au tournant du siècle.

Active dans la fondation du Musée social en 1894, fondatrice du Collège libre des sciences sociales l'année suivante, initiatrice de l'École libre des hautes études sociales en 1900, créatrice de l'université populaire (UP) de la Solidarité du XIII^e en 1901, elle fonde une association de secours aux orphelins de la guerre en 1915 et une association de coopération culturelle transnationale, l'Union latine, après la Grande Guerre. Elle devient progressivement un

7. PROCHASSON Christophe, « Dick May et le social », in Colette CHAMBELLAND (dir.), *Le Musée social en son temps*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1998, p. 43-58.

8. TESNIÈRE Valérie, *Le Quadrigé, un siècle d'édition universitaire, 1860-1968*, Paris, PUF, 2001, p. 191

9. PROCHASSON Christophe, « Dick May et le social », art. cité.

nom à qui on reconnaît une certaine expertise, dans les revues, sur ces questions éducatives¹⁰.

Comment expliquer que Dick May n'ait pas fait l'objet d'une approche plus approfondie malgré l'intensité de son activité – pour ne pas dire de son activisme – entre les années 1890 et 1920 ? C'est peut-être parce que « Dick May remplit toujours dans ses entreprises l'humble tâche d'une organisatrice occulte¹¹ ». C'est aussi sans doute parce que retracer son parcours, c'est se livrer à un véritable travail d'investigation.

De cette enquête ressort la richesse des correspondances entretenues avec quelques personnalités dont les archives ont été conservées. Car chez Dick May, l'échange épistolaire constitue un prolongement du débat intellectuel et une mise en forme de la pensée. Et cependant, la correspondance est une source qui reste fragmentaire. Car si Charles Gide, Auguste Keufer, Victor Basch, Théophile Funck-Brentano et Alfred Croiset font par exemple partie de l'entourage proche de Dick May, aucun échange épistolaire avec eux n'est parvenu jusqu'à nous. De plus, le handicap majeur lié aux correspondances conservées dans d'autres fonds d'archives est l'absence des réponses que Dick May reçoit de la part de ses collaborateurs : nous n'avons aucune correspondance croisée. Cette étude ne prétend donc pas « épuiser le "moi" d'une personnalité¹² », elle est consciente d'être bâtie à partir de traces qui sont elles-mêmes lacunaires et biaisées. Et cependant, on ne peut ignorer les correspondances existantes, qui constituent le moyen « le plus sûr [...] de pénétrer, comme par effraction, dans les coulisses du privé¹³ ». Mais,

10. Chronologie indicative en annexe.

11. PROCHASSON Christophe, « Dick May et le social », art. cité.

12. LEVILLAIN Philippe, « Les protagonistes : de la biographie », in René RÉMOND (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, Le Seuil, 1988, p. 121-159.

13. DAUPHIN Cécile, « Les correspondances comme objet historique. Un travail sur les limites », *Sociétés & Représentations*, Paris, université Paris I, CREDHESS, 2002/1, n° 13, p. 43-50.

au-delà de cette « échappée vers l'intime¹⁴ » autorisée par la correspondance, l'échange épistolaire permet aussi « de suivre des débats qui échappent au spectateur s'arrêtant au produit fini¹⁵ », et de comprendre « l'itinéraire idéologique de certains intellectuels¹⁶ ».

Si ces sources relèvent de l'intime, nous avons aussi suivi la piste de Dick May dans ses écrits publics, ouvrages littéraires et articles à visée plus politique. Mais la distinction entre une personnalité privée et une figure publique est en grande partie artificielle. Car les amis de Dick May, avec qui elle part en voyage, sont aussi ses collaborateurs professionnels. L'engagement de Dick May est un dévouement de tous les instants qui ne laisse pas beaucoup de place à une vie privée, qui, de toute façon, échappe complètement au modèle matrimonial et familial traditionnel. Dick May signe d'ailleurs aussi bien ses articles dans des revues que sa correspondance privée avec ce pseudonyme qu'elle s'est donné en 1889 : il n'y a pas une Jeanne pour les intimes et une Dick pour les collègues, il n'y a que Dick May, obsédée par la question sociale autant dans ses relations privées que dans son action publique.

Mais ce postulat de l'unicité d'une personnalité et d'un parcours est-elle opérante ? Bourdieu ne considérerait-il pas comme une illusion cette « surface sociale¹⁷ » désignée par un nom propre, seul élément capable de rassembler un moi discontinu et éparpillé dans le temps ? Mais chez Dick May, le nom n'est pas le support d'un état civil reçu passivement. Il est le reflet d'une performativité sur soi-même. Le pseudonyme est la marque d'une création de soi

14. Expression de Françoise THÉBAUD à propos de Marguerite Thibert (*Marguerite Thibert, femme engagée et fonctionnaire internationale*, Paris, Belin, 2017), lors de l'entretien à l'occasion de la sortie de son livre, vidéo accessible sur le site de la fondation Jean Jaurès.

15. DAUPHIN Cécile, « Les correspondances comme objet historique. Un travail sur les limites », art. cité.

16. *Ibid.*

17. BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Paris, Le Seuil, n^{os} 62-63, juin 1986, p. 69-72.

par soi, c'est un acte conscient qui revendique la continuité d'une existence et d'une pensée. Une telle réflexion ne peut se passer des apports du concept d'*agency*, qui désigne, dans le cadre d'une réflexion sur le genre, la capacité pour l'humain « à agir par-delà les déterminismes qui font, disait Merleau-Ponty, "qu'il est agi par des causes hors de lui", sa capacité à se conformer certes, mais également celle de résister, de jouer et déjouer, de transformer¹⁸ ». Le terme a été traduit « par capacité d'agir, puissance d'agir, [...] conscience d'agir. [Il veille à] redonner une place visible au sujet agissant, et tout à la fois dominé, dans la production de la société et dans les transformations sociales¹⁹ ». Comment se passer d'un tel concept pour analyser le parcours d'une femme dans un monde d'hommes, d'une autodidacte dans une société qui révère le diplôme, d'une juive à l'heure de l'antisémitisme ?

UNE INTELLECTUELLE ?

L'objectif est donc, dans les pas de Dick May, d'analyser l'action politique d'une femme précisément privée des droits politiques. Car si les créations de Dick May ne relèvent pas de la politique – pour elle, l'enseignement est scientifique, et ne doit jamais être partisan – elles relèvent assurément du politique, car elles réfléchissent aux enjeux de société immédiats et cherchent à agir sur la chose publique. Dick May est investie dans une lutte pour plus de justice sociale, combat qu'elle tient à garder apolitique, c'est-à-dire indépendant de tout parti et de toute ligne idéologique. Mais le but final de son action est pourtant de former des consciences de citoyens : avant d'être un régime politique, la République doit être une communauté morale. C'est donc par

18. HAICAULT Monique, « Autour d'*agency*. Un nouveau paradigme pour les recherches de Genre », *Rives méditerranéennes* [en ligne], 41 | 2012, mis en ligne le 23 février 2012, consulté le 30 septembre 2017.

19. *Ibid.*

des moyens d'action indirectement politiques que Dick May est en mesure d'agir, certaine que sans effort éducatif, aucun changement politique n'est viable.

C'est donc dans les milieux intellectuels parisiens, quasi-intégralement masculins, qu'il faut chercher Dick May²⁰. Il est clair que son parcours dans ces milieux n'a aucune valeur représentative : « À la fin du XIX^e siècle, les sociabilités intellectuelles réservent suffisamment peu de place aux femmes pour que le rôle de Dick May dans l'élaboration d'un "enseignement social" ne soit pas relevé²¹. » Combien de femmes de son époque connaît-on à des postes de responsabilité dans l'enseignement supérieur français ? Et *a fortiori*, combien de non diplômées ?

Ce qui nous intéresse, c'est donc la capacité d'un individu à mobiliser des moyens d'action pour contourner la norme. Car l'histoire de Dick May est en grande partie celle d'écarts à la norme, celle de stratégies de contournement de l'exclusion politique et sociale. En effet, « jusqu'à la Première Guerre mondiale, l'univers des intellectuels socialistes français fut principalement masculin. Le mot même d'intellectuel ne se féminise pas, sauf, par dérision, chez Édouard Berth²² ».

Qualifier Dick May d'intellectuelle²³, serait-ce commettre un anachronisme ? C'est une question que Juliette Rennes se pose

20. HÉLÈNE CHARRON a bien montré cette ségrégation genrée du champ des sciences sociales au tournant du siècle dans la publication de sa thèse : *Les formes de l'illégitimité intellectuelle : les femmes dans les sciences sociales françaises, 1890-1940*, Paris, CNRS, 2013, 455 p.

21. PROCHASSON Christophe, « Dick May et le social », art. cité.

22. PROCHASSON Christophe, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre*, Paris, Le Seuil, 1993, p. 107.

23. La question de la féminisation du concept d'intellectuel a fait l'objet d'une communication de notre part à partir de trois cas à la journée d'étude sur le genre, organisée par deux doctorantes du Centre de recherches historiques, le 28 mai 2018, intitulée « À la Belle Époque, intellectuel s'accorde-t-il au féminin ? ». Cette communication a fait l'objet d'une discussion par Florence Rochefort, que je remercie de ses conseils et remarques.

quand elle analyse les premières femmes diplômées qui accèdent aux professions de prestige, jusqu'alors bastion masculin. Nombre d'entre elles sont aussi militantes féministes et revendiquent un droit de parole dans le débat public. Peut-on, selon elle, qualifier ces femmes d'intellectuelles ? « La question reste ouverte : l'emploi adjectival et substantival est largement attesté au féminin durant toute la période, mais il désigne de façon générale les femmes qui exercent des professions à diplôme plus qu'il ne renvoie, comme pour les hommes depuis l'affaire Dreyfus, à une posture politique des gens de plume. Trop marquées, aux yeux des contemporains, par leur particularisme sexué pour accéder à cette "figure universelle" à qui est reconnue [...] vocation à s'exprimer sur des questions sociopolitiques de tous ordres, généralement ignorées par l'historiographie contemporaine sur les intellectuels de la Troisième République, ces femmes se positionnent néanmoins comme intellectuelles par l'usage politique qu'elles font de leur savoir théorique et par leurs efforts pour s'inscrire, tant bien que mal, dans les réseaux et les institutions qui contribuent au statut social et politique de l'intellectuel²⁴. »

Le terme d'intellectuelle ne désigne donc pas à la Belle Époque le pendant féminin de l'intellectuel. Consacré par l'affaire Dreyfus, l'intellectuel, au masculin, se définit par un « engagement civique et politique [reposant] sur des bases intellectuelles et scientifiques²⁵ ». Il revendique un droit de cité dans le débat public. Si le terme d'intellectuelles désigne alors les femmes exerçant des professions à diplôme, c'est parce que ce droit de parole et d'intervention publiques ne leur est pas accordé : il est réservé aux hommes. D'autant que la notion d'intellectuelle est très fréquemment affectée de nuances méprisantes. Ainsi, Colette Yver écrit

24. RENNES Juliette, *Le mérite et la nature, Une controverse républicaine : l'accès des femmes aux professions de prestige, 1880-1940*, Paris, Fayard, 2007, p. 109.

25. DUCLERT Vincent, *Quand la justice éclaire la République*, Toulouse, Privat, 2010, p. 11.

en 1908 un ouvrage intitulé *Cervelines*, qui brosse un portrait au vitriol de ces intellectuelles désignées comme des individus « tout en cervelle²⁶ » en rupture de féminité : preuve qu'on peut être femme et antiféministe !

Et pourtant, malgré le « fort taux de masculinité [des] élites intellectuelles²⁷ », est-il légitime d'écarter de l'histoire intellectuelle les rares femmes qui acquièrent, à la Belle Époque, de nouveaux moyens d'action publique ? Certes, on ne peut se lancer dans une histoire intellectuelle au féminin avec l'intention de trouver dans les intellectuelles des personnalités à l'influence similaire à celle de leurs homologues masculins. On ne peut complètement transposer le modèle de l'intellectuel aux femmes engagées. On suivra donc le conseil de Jean-François Sirinelli : il faut, dit-il, « plaider pour une définition à géométrie variable [de l'intellectuel], mais se fondant sur des invariants. Ceux-ci peuvent déboucher sur deux acceptions de l'intellectuel, l'une large et socioculturelle, englobant les créateurs et les "médiateurs" culturels, l'autre plus étroite fondée sur la notion d'engagement²⁸ ».

Dick May réunit sans aucun doute les deux visages de l'intellectuel : c'est une médiatrice culturelle, convaincue du pouvoir de l'instruction et c'est une femme engagée, impliquée dans les grands combats des intellectuels, au premier desquels, celui de l'affaire Dreyfus. Car si, « en 1910, Daniel Halévy incluait dans l'hétéroclite cohorte des dreyfusards quelques "femmes pleurant sur le martyr", [...] la plupart des historiens après lui ne leur accordent même pas

26. CONDETTE Jean-François, « "Les Cervelines" ou les femmes indésirables, L'étudiante dans la France des années 1880-1914 », *Carrefours de l'éducation*, Amiens, Centre régional de documentation pédagogique de Picardie, 2003/1, n° 15, p. 38-61.

27. THÉBAUD Françoise, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, op. cit., p. 97.

28. SIRINELLI Jean-François, « Les intellectuels », in René RÉMOND, *Pour une histoire politique*, op. cit., p. 199-231.

cette mention condescendante²⁹ ». Et pourtant, Marguerite Durand, Séverine, Marie Baertschi³⁰, Dick May, Clémence Royer, dreyfusardes convaincues et femmes d'action, sont tout sauf des *pieta* au pied du martyr. Que leurs contemporains aient méprisé ces femmes, c'est une chose. Mais l'historiographie contemporaine a en partie reproduit ces préjugés de genre. Or, aujourd'hui, comme l'écrit Geneviève Fraisse, « il semble évident qu'après plus de deux décennies d'histoire des femmes, on ne puisse plus faire l'économie d'une histoire sexuée des intellectuels³¹ ». Cette tentative d'approche genrée implique de replacer ces femmes dans leurs sociabilités larges, le but étant d'« éclairer le milieu intellectuel lui-même par l'étude du rapport intellectuels/intellectuelles³² » et de s'interroger sur les « champs privilégiés à l'action des intellectuelles³³ ».

L'AVANT-GARDE D'UN NOUVEAU SIÈCLE

Suivre les pas de Dick May, c'est aussi s'interroger sur sa capacité à créer des entreprises d'avant-garde dans un milieu intellectuel bouillonnant au tournant du siècle. Mais peut-on légitimement parler d'avant-garde en dehors de l'histoire littéraire ou de l'histoire de l'art, qui semblent avoir un peu confisqué la notion ?

Christophe Prochasson et Anne Rasmussen rappellent les risques afférents à l'utilisation de ce concept dans notre champ

29. SABIANI Julie, « Féminisme et dreyfusisme », in Géraldi LEROY (dir.), *Les écrivains de l'affaire Dreyfus*, Paris, PUF, 1983, p. 199-206.

30. Voir notre article « Marie Baertschi-Fuster, une intellectuelle et une éducatrice au service du progrès social », dans la revue *Les Études sociales*, « Édouard Fuster dans la construction de l'État social », Raymond DARTEVELLE (dir.), n^{os} 166-167, 2018.

31. FRAISSE Geneviève, « Pionnières », *Mil neuf cent*, Paris, Société d'études soréliennes, 1998, vol. 16, p. 5-8 – Deux ans plus tard, la revue *Travail, genre et société* consacre elle aussi un numéro aux intellectuelles.

32. RACINE Nicole et TREBITSCH Michel (dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004, p. 18.

33. *Ibid.*

d'étude : « L'histoire intellectuelle se méfie des avant-gardes. Ne sont-elles pas le fruit d'une construction *a posteriori*, composée au prisme d'une "histoire écrite par les vainqueurs" [...] ? Car les avant-gardes, les pensées créatrices ou les mouvements novateurs sont décryptés à la lueur de leur devenir et à l'aune de la richesse des transformations dont ils ont été porteurs. Point de place aux écoles avortées, aux créateurs sans postérité³⁴. »

S'il est vrai que cette notion d'avant-garde est sans doute le fruit d'une relecture du passé, qui semble capable de juger, après-coup, ce qui était à l'époque une posture novatrice, il faut rappeler que la figure même de Dick May ainsi que les écoles qu'elles a fondées, malgré leur rayonnement à la Belle Époque, n'ont pas joui d'une grande postérité. Cette étude ne suit donc pas complètement le fil d'une « histoire écrite par les vainqueurs » : elle cherche plutôt à scruter ces avant-gardes oubliées, sans omettre, bien-sûr, leurs lots d'initiatives avortées ou de courte durée³⁵.

Revenons à la définition qu'en donnent les historiens de l'art ou de la littérature : ils qualifient les avant-gardes par leur esprit d'innovation, leur geste de rupture par rapport à une tradition, leur prise de distance avec la norme pour revendiquer une audace. L'avant-garde, c'est la passion de la modernité, c'est l'espoir d'une jeunesse portée par un élan vers la nouveauté.

Les initiatives de Dick May correspondent sans nul doute à ces caractéristiques : les établissements libres d'enseignement supérieur qu'elle fonde s'érigent en rupture avec les écoles de pensée qui les précèdent. Jamais, auparavant, une école n'avait pu se côtoyer socialistes, catholiques sociaux et conservateurs tenants de l'économie libérale pour parler de la question sociale. Jamais,

34. PROCHASSON Christophe et RASMUSSEN Anne, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la première guerre mondiale, 1910-1919*, Paris, La Découverte, 1996, p. 88.

35. C'est le cas, par exemple, de certaines créations de Dick May comme la revue *Athéna* dans les années 1910, et comme le Foyer de France et de Belgique durant la Première Guerre mondiale.

jusqu'alors, on ne s'était vraiment préoccupé d'offrir aux apprentis journalistes une formation à un métier qui, disait-on, ne s'apprenait pas. Jamais, avant ce tournant du XIX^e et du XX^e siècle, on n'avait vu un tel souffle d'éducation populaire que celui qui pousse les intellectuels à sortir des amphithéâtres de la Sorbonne pour enseigner dans les UP. Car Dick May, bien sûr, figure au premier rang de ce grand mouvement d'avant-garde éducative et sociale à l'orée du XX^e siècle.

Dick May partage aussi avec les artistes et écrivains qui se revendiquent de la modernité la « volonté de rayonnement international de l'avant-garde dans son ensemble³⁶ ». Car elle évolue dans un réseau largement transnational, voyage beaucoup en Europe et fait de ses écoles des lieux de rencontre entre intellectuels de tous pays. Cette dimension internationale de l'avant-garde la situe « définitivement aux antipodes de toute tendance chauvine ou impérialiste ; celle-là même qui marque pourtant à l'évidence toute l'époque, du tournant du siècle à la Grande Guerre et au-delà³⁷ ».

Dick May est donc du côté de ces forces qui se définissent comme « progressistes », cette « coalition républicaine [qui] avait finalement consolidé le nouveau régime, qui pouvait dès lors parachever l'œuvre de 1789 tout en ouvrant discrètement une nouvelle page – la peur sociale n'y étant pas pour rien –, celle des droits sociaux du XX^e siècle³⁸ ». Les initiatives de Dick May, riches de hardiesse et d'audace – pour reprendre ses termes – se donnent donc pour mission d'être des « laboratoires du nouveau siècle ».

36. HUNKELER Thomas, « Vers une "contre-histoire" comparatiste des avant-gardes », in Thomas HUNKELER (dir.), *Paradoxes de l'avant-garde, la modernité artistique à l'épreuve de sa nationalisation*, actes du colloque de l'université de Fribourg, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 8.

37. *Ibid.*

38. TOPALOV Christian (dir.), *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1999, p. 11.

Car Dick May a une vive conscience du passage au xx^e siècle, riche de promesses : « Nous qui ne sommes pas des pessimistes, trempons nos plumes et attendons le siècle prochain. Nous avons le droit d'en espérer quelque chose, puisque nous sommes résolus à y aider³⁹. » De même, elle dit des UP qu'elles sont « un chef d'œuvre de pédagogie sociale à l'aurore de temps nouveaux, [...] héritage que cinquante années d'éducation sociale lèguent, sur la lisière de deux siècles, à une démocratie consciente de ses progrès, frémissante d'impatiences superbes⁴⁰ ». L'action de Dick May se niche donc dans « cette heure indéfinie de la durée où nous balançons, incertains, malades de désirs et de regrets, sur le bord de deux siècles⁴¹ ».

Mais Dick May, qui a quarante ans en 1900, incarne-t-elle vraiment cette jeunesse dont l'avant-garde considère qu'elle est la condition *sine qua non* de la nouveauté radicale ? Elle évolue sans nul doute au sein d'une nouvelle génération, fille de la République, bouleversée par l'Affaire et profondément marquée par la question sociale. Elle fait partie de cette « génération de militants et d'intellectuels [qui] s'éveille au milieu des multiples initiatives du "socialisme d'éducation"⁴² ».

Elle est de la génération qui constate la paupérisation ouvrière due à la révolution industrielle, qui comprend l'échec du libéralisme économique, qui assiste à la réaction violente des anarchistes et à la montée en puissance du marxisme. C'est l'heure des premières grandes grèves et de l'entrée à la Chambre des socialistes dont la Commune avait réduit les forces à néant. C'est, en

39. Lettre à Georges Renard datée du 12 novembre 1892, fonds Georges Renard, Ms 2587, Bibliothèque historique de la ville de Paris.

40. MAY Dick, « Quelques réflexions sur les universités populaires », *Revue socialiste*, 1901, p. 32 et 184.

41. MAY Dick, nouvelle introduction à comte DE CHAMBRUN, *Études politiques et littéraires, comptes rendus de la presse*, G. Chamerot, imprimeur éditeur, 1889, p. 14.

42. CANDAR Gilles et DUCLERT Vincent, *Jean Jaurès*, Fayard, Paris, 2014, 688 p.

somme, l'impression d'être dans un monde en train de changer, et la volonté de prendre part au changement. Cette approche biographique se veut donc « lecture du social à hauteur des individus⁴³ » et intérêt pour « la part des hommes⁴⁴ » aux changements sociaux.

Dans ces circonstances, on ne peut nier l'avantage d'un travail sur les avant-gardes : celui d'avoir la certitude de disposer, un tant soit peu, de sources. Car ces entreprises novatrices ont souvent été enregistrées par la mémoire collective au moment de leur création. Ainsi, les deux interviews de Dick May dont on dispose dans la presse ont été réalisées, pour la première, afin de comprendre son rôle dans le très novateur Collège libre des sciences sociales (fondé en 1895) et, pour la deuxième, à l'occasion de l'ouverture de la première école de journalisme en France, dont elle est la cheville ouvrière en 1899. Ses contemporains sont bien conscients du caractère avant-gardiste de ses créations. Si, pour ce qu'on en sait, le terme d'avant-garde n'apparaît pas sous la plume de Dick May, l'idée, assurément, existe dans son esprit. Et ses contemporains ne s'y trompent pas, parlant, à propos de l'École des hautes études sociales fondée en 1900, d'une « école indépendante, patronnée et dirigée par des professeurs et des savants d'avant-garde⁴⁵ ».

LE DISCOURS ET L'ACTION

Loin de vouloir constituer « le récit linéaire d'une vie⁴⁶ », ce travail sur Dick May s'interroge donc sur la capacité d'une femme à agir dans les milieux intellectuels et à initier des entreprises d'avant-garde à l'aube du xx^e siècle. Cette approche plus théma-

43. WOLIKOW Serge, « Avant-propos », art. cité.

44. Titre de la collection réservée aux biographies aux Éditions de l'Atelier, dirigée par Claude Penneret.

45. GUILBEAUX Henri, *Du Kremlin au Cherche-Midi*, Paris, Gallimard, 1933, p. 29.

46. OFFENSTADT Nicolas, cité par François DOSSE, *Le pari biographique : écrire une vie*, op. cit., p. 47.

tique que chronologique se refuse à lisser les diverses interrogations et les multiples paradoxes qui émanent de cette vie singulière : le but est au contraire de les mettre en évidence.

Dans un premier temps, il s'agira de comprendre d'où vient le mystère dont est entourée Dick May, femme dont la place dans l'historiographie est bien petite par rapport à l'ampleur de son activité, figure de l'ombre dont la personnalité se dissimule derrière un pseudonyme déroutant et qui semble elle-même chercher parfois à tromper sur son identité véritable. Elle donne peu de prise aux chercheurs cent ans après sa mort. Il faut donc partir en quête des traces d'une femme *a priori* invisible dans un monde d'hommes.

Ce travail d'enquête collecte les premières empreintes laissées par Dick May dans la presse, puisque c'est comme femme de plume qu'elle est d'abord publiquement connue. Les femmes ne sont pas nombreuses dans cette presse fin de siècle. Et pourtant, leur présence, si marginale soit-elle, « s'avère très instructive : elle incite à s'interroger sur le rôle imaginé et effectif qu'a pu avoir la presse pour des individus ou des groupes privés de citoyenneté mais désireux de jouer un rôle dans l'apprentissage de la démocratie⁴⁷ ». L'intervention des femmes dans la presse témoigne « de leur immersion dans la vie politique et intellectuelle contemporaine : elles utilisent les journaux pour s'inviter dans le débat public afin de faire connaître leurs propres projets de société [...] La presse apparaît donc comme le moyen par lequel les femmes peuvent le plus s'approcher de la sphère politique et faire acte de citoyenneté bien qu'étant dépourvues de droits civiques⁴⁸ ». Car, d'abord littéraires, les publications de Dick May semblent devenir de plus en plus politiques. Ou plutôt, n'y a-t-il pas déjà du politique dans la littérature de Dick May ?

47. PRIMI Alice, « La "porte entrebâillée du journalisme", une brèche vers la Cité ? Femmes, presse et citoyenneté en France, 1830-1870 », *Le Temps des médias*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2009/1, n° 12, p. 28-40.

48. *Ibid.*

Il fallait, pour répondre à cette question, exploiter les œuvres littéraires de Dick May, bien que la « littérature [soit] souvent considérée par les historiens comme un corpus tentateur mais plein de pièges – exigeant tant de précautions qu’elle est refoulée aux marges du savoir historique⁴⁹ ». Car les essais et romans de Dick May éclairent sans nul doute sa philosophie. Mais comment faire de ces écrits des sources historiques ? « Répondre à cette question [...] impose de constituer autour d’eux une importante documentation, concernant l’auteur, son origine, sa trajectoire sociale, son éventuel rôle politique ; éventuellement aussi l’œuvre elle-même, sa réception, sa circulation, etc.⁵⁰. » C’est cette démarche que nous avons adoptée. Tremplin vers sa vie publique, les œuvres de Dick May permettent de se poser la question de son sentiment d’appartenance à la communauté des femmes, et, partant, de sa fibre féministe, mais aussi de ses penchants vers le socialisme et la libre-pensée. Ces écrits peuvent donc être considérés comme une « parole adressée au monde, cette “voix puissante au moyen de laquelle un individu parle à la société” selon Victor Hugo⁵¹ ».

Mais si Dick May a foi en le pouvoir de la parole, elle reste, avant tout, une femme d’initiative. Le discours doit mener à l’action. Et c’est bien par l’ampleur de ses réalisations concrètes que Dick May se distingue dans cet entre-deux-siècles. Il faudra donc analyser la façon dont elle mène à bien la création de ce qu’elle intitule un « enseignement social », ouvert à toutes les philosophies, à toutes les écoles et disciplines, à tous les partis, à condition de débattre sereinement de la question sociale et des solutions pratiques à lui opposer. Mais l’enseignement social se veut aussi un enseignement pour tous : il relève du socialisme d’éducation qui voit dans l’instruction un pouvoir d’émancipation

49. LYON-CAEN Judith et RIBARD Dinah, *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 2010, p. 8.

50. *Ibid.*, p. 4.

51. *Ibid.*, p. 5.

individuelle et collective. Le traumatisme de l’Affaire constitue sans nul doute un élément décisif dans la façon dont Dick May envisage cet enseignement social. Car l’Affaire a montré la faillite de l’instruction publique par la perméabilité des esprits aux préjugés antisémites, par la capacité d’attraction d’un nationalisme bien peu républicain. Né de ces tourments, le dreyfusisme fait de l’éducation populaire sa priorité, et c’est bien comme d’un laboratoire du dreyfusisme qu’on peut parler de l’École libre des hautes études sociales née en 1900 des expériences réussies de l’École de journalisme et de l’École de morale, fondées un an auparavant⁵².

Enfin, il conviendra de s’interroger sur les moyens d’action mobilisés par Dick May pour devenir une véritable intellectuelle de la démocratie. Personnalité au cœur des réseaux de pouvoir français et internationaux, organisatrice d’un congrès international visant à mettre en place un enseignement social par-delà les frontières françaises à l’heure de l’Internationale scientifique⁵³, initiatrice d’une revue juste avant la Première Guerre mondiale, Dick May active tous les leviers nécessaires à une action intellectuelle d’envergure. Mais qu’en est-il lors de la Grande Guerre ? Son engagement pour la paix résiste-t-il au conflit ? Comment l’Internationale intellectuelle portée par un espoir fou en l’éducation fait-elle face à la Grande Guerre et à son lot de désespoirs apportés à un XIX^e siècle s’éteignant dans le sang, bien loin de l’enthousiasme des années 1900 ?

Le parcours de Dick May n’est en tout cas pas exempt de contradictions ou de questionnements suspendus à de grands points d’interrogation. C’est la raison pour laquelle nous avons décidé de laisser, dans ce texte, une grande place à sa voix : il ne fallait pas trahir, au profit d’une téléologie un peu factice, les incertitudes et les revirements de Dick May. Étant, par ailleurs, une

52. Pour un schéma récapitulatif de ces créations d’établissements, voir chapitre 2.

53. Sur cette notion, voir les travaux d’Anne Rasmussen.

Introduction

femme de lettres, elle sait l'importance des mots, les maîtrise : son identité, c'est aussi sa rhétorique. Nous n'avons pas voulu prendre le risque de déflorer sa pensée par la paraphrase : nous avons bien souvent laissé ses mots, nus, à l'interprétation du lecteur, pour suivre les traces d'un parcours, qui fut tout autant vie de discours que d'action.